

Jean-Baptiste Bugingo

« J'AI DÉCOUVERT DIEU DANS UN PLAFOND »

Thierry TILQUIN

Vingt-quatre ans déjà que Jean-Baptiste Bugingo a quitté le Rwanda pour échapper au génocide qui ravageait son pays. Aujourd'hui curé à Hasselt, il revient sur son histoire qui a transformé sa vie, sa relation à Dieu et aux autres.

TÉMOIGNAGE.

Au-delà de la souffrance, la découverte d'une nouvelle forme de Dieu.

Sint-Hubertuskerk, en plein centre de Hasselt. La place est pratiquement vide en cet après-midi ensoleillé d'avril. Jean-Baptiste Bugingo est curé dans ce quartier populaire aux origines nationales très diverses. Il habite un appartement, car l'imposant presbytère est devenu insalubre. L'église elle-même menace de s'écrouler et la ville ne la réparera sans doute pas. Les paroissiens rechignent, car ils devront alors déménager dans l'église voisine, pourtant toute proche. Mais pour le prêtre, l'essentiel est ailleurs...

« QU'EST-CE QUE JE FAIS ICI ? »

Quand ce survivant du génocide rwandais arrive en 1994, il est accueilli par l'évêque d'Hasselt qui lui confie des communautés chrétiennes italiennes. Il connaît un peu leur langue grâce à des études à Rome. Toutefois, pour rester, il lui faut apprendre le flamand, à quarante-six ans. Il le fait par gratitude, mais un sentiment de révolte l'envahit. « *Qu'est-ce que je fais ici ? Est-ce que je suis devenu prêtre pour apprendre le flamand ?* » Il est prêt à demander son transfert en francophonie, quand l'école maternelle voisine l'invite. Ce sont « *les baisers spontanés et chaleureux des enfants* » qui le retiendront. « *Là, je me suis senti à la maison. Et je me suis rappelé le Dieu du plafond qui m'a accompagné jusqu'ici.* »

Qui est-il, ce Dieu du plafond ? « *L'histoire est longue à raconter* », confie le septuagénaire, qui n'en a pas oublié les moindres détails. Elle commence le 7 avril 1994, au lendemain de l'assassinat du président rwandais Juvenal Habyarimana. « *Suite à un accident de voiture, se souvient-il, je suis à l'époque en convalescence au bord du lac, chez les Bénédictines de Kigufi, près de Nyundo. Des militaires viennent perquisitionner et menacer l'infirmier qui me soigne et qui habite à côté du couvent. Les sœurs*

et les Européens présents rassemblent de l'argent pour le libérer. Mais le lendemain soir, c'est une bande de cinq cents personnes qui attaquent le couvent. L'infirmier sort de ma chambre. Il est attrapé. On le tue, ainsi que deux de ses enfants, dont un bébé

« Même si la vie ne m'a pas souri, je ne perds pas le sourire. »

de quelques mois. On l'a arraché des mains de sa mère et on l'a coupé en morceaux devant elle, avant de la tuer. Je ne voyais pas mais j'entendais. Ça reste... Ça reste... »

Entretemps, la sœur supérieure, une Belge, évacue Jean-Baptiste dans un plafond. C'est là qu'il vivra pendant dix-sept jours. Juste en dessous, les génocidaires sont à sa recherche et montent la garde, persuadés qu'il se trouve toujours dans le monastère, malgré les dénégations de la sœur.

LE DIEU DU PIPÍ

« *Dans mon plafond, j'ai vécu toutes les émotions possibles : l'angoisse, la peur, l'abandon, et surtout la révolte contre Dieu. J'ai maudit Dieu. Qu'on nous tue, je pouvais encore l'accepter. Mais un bébé que l'on arrache des bras de sa mère, que l'on martyrise, que l'on découpe à la machette devant elle pour la faire souffrir... Où est Dieu ? Est-ce qu'il est bon, comme je l'ai toujours prêché ? En haut, j'avais entendu, pas vu, la sœur qu'on menaçait. Cette sœur m'a appris la force de l'impuissance de Dieu. J'ai expérimenté un Dieu impuissant, mais très fort. Cette*

sœur qui tremblait comme une feuille était tellement forte pour me protéger. Elle est restée, elle a refusé d'être rapatriée et m'a sauvé. »

Pour le nourrir, il faut détourner l'attention des génocidaires. Un jour, dans leur empressement, les sœurs oublient de remonter le seau dont il se sert pour ses besoins.

« *À un moment donné, confie-t-il, c'est urgent. Je cherche mon seau... en vain. Puis je me dis : advienne que pourra, si ça doit pleuvoir sur les gens et qu'ils nous tuent, tu auras fait ce que tu pouvais. Je commence à baisser mon pyjama... puis je tombe dans un profond sommeil jusqu'au lendemain. Entretemps, le seau était remonté. Qui m'a aidé à ne pas pisser ? Et si c'était ce Dieu que j'ai maudit par tous les diables... De là m'est venue l'expression "mon Dieu du plafond". Ce n'est pas celui que j'ai appris dans les livres, ni celui que j'ai lu dans la Bible, mais c'est ce Dieu qui veut être présent dans ma peur, dans ma révolte, qui veut être présent dans mon pipi. Pour ce Dieu, je suis prêt à tout supporter, lui qui me supporte dans mes injures. »*

FUITE EN PIROGUE

Quelques jours plus tard, grâce à un missionnaire belge, Raymond Delporte, et à son cuisinier, un hutu, Jean Baptiste Bugingo quitte sa cachette. « *En un clin d'œil, mon évacuation a été organisée. Du plafond, jusqu'en bas. De là jusque chez Delporte.* » Avec sept autres personnes, dans la nuit, il traverse le lac vers le Congo voisin dans une pirogue conduite par cinq rameurs *interahamwe* normalement chargés de tuer ou de noyer tous les fuyards. « *On a dû payer 80 000 francs (environ 700€)* », précise-t-il.

Arrivé à Goma, il trouve refuge chez des Bernardines. « *Enfin, se dit-il, je vais pouvoir prendre une douche, dormir tranquillement sans entendre les coups de feu et les cris.* » Il ne peut fermer l'œil. Il vient en effet d'apprendre ce qui s'est passé à Nyondo et dans tout le pays. « *Toute ma famille a été décimée. Je me demandais si ma vie avait encore un sens. Pourquoi est-ce que je vis ? Pourquoi suis-je resté en vie ? Pourquoi ne suis-je pas mort avec les autres, moi qui suis fragile ? Je recommençais à maudire Dieu. Puis j'ai revu cette religieuse tremblante comme une feuille qui risquait sa vie. Dieu était présent dans cette sœur, dans ce cuisinier qui a négocié ma fuite. Il était dans ce bébé qu'on découpait à la machette. Il était meurtri dans cette maman qui voyait son enfant dépecé. Dieu était lui-même blessé. Pauvre Dieu ! Il a souffert plus que moi. Il a été martyrisé par mon peuple et dans mon peuple. Je suis arrivé à penser qu'il est même présent dans ces tueurs impénitents qui ternissent son image. J'ai compris que ce Dieu impuissant se donne totalement dans cette impuissance : c'est là sa force.* » Que faire pour ce Dieu qui souffre tant ? La lecture d'Etty Hillesum lui a fait comprendre que « *c'est à nous de l'aider à ne pas disparaître de notre cœur* ».

Désormais, le curé d'Hasselt retourne chaque année au bord du lac, sous le plafond. Il va à la rencontre de ses frères, notamment dans les prisons. Il leur parle de son Dieu du plafond et du bonheur d'aimer.

« *Je t'aime non pas parce que tu es mon frère, mais pour que tu deviennes mon frère. Puisqu'on est dans le temps pascal, je crois que c'est ça le chemin de la résurrection : il n'exige pas de sacrifice, mais il est tout simplement la conséquence d'une logique d'amour.* » ■